

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne... 25 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal.

ROUBAIX, le 14 JUILLET 1878

Bulletin du jour

Le traité de Berlin a été signé samedi après-midi, par tous les plénipotentiaires envoyés au Congrès.

Le Journal officiel confirme la nouvelle du massacre des blancs par les Canaques de la Nouvelle-Calédonie.

Le Figaro publie des renseignements assez fantaisistes au sujet de la conversion et nous n'en aurions pas parlé si cette nouvelle n'avait pas causé à la Bourse de Paris assez d'émotion.

Le Figaro prétend que la conversion va avoir lieu immédiatement et que les conditions de cette colossale opération sont déjà arrêtées sur les bases suivantes: on réduira l'intérêt de 5 francs à 4 fr. 50 centimes et on remplacera le titre 5 0/0 par une inscription de rente 3 0/0 amortissable en 75 ans.

Tout cela est absolument fantaisiste; on ne peut procéder à la conversion qu'avec l'autorisation législative.

M. Gambetta s'est enrichi; il a engraisé; il a acheté des attelages; au fond, il n'a pas changé.

Il n'en est plus réduit, comme en 1867, à emprunter une chemise à un ami; il habite un hôtel, il donne des dîners et il roule carrosse.

Ministre de la guerre, il commande l'armée avec des phrases d'avocat; avocat, il est incapable de plaider une question de mur mitoyen.

Ah! comme le général Chanzy avait raison, dans son discours d'adieu au général Wolff, de flétrir « ces ingénérances » ces plus habiles que désintéressées qui, en dehors des pouvoirs légaux, tendent à se manifester dans toutes les questions...

Passionnées, quand elles arrêtaient le général d'Aurelle de Paladins dans son triomphe, et punissaient d'une révoation la seule victoire gagnée sur les Prussiens.

Ignorantes quand, sans regarder la carte, elles envoyaient l'armée de la Loire à Lonjumeau, au-devant d'une sortie imaginaire de l'armée de Paris.

Aujourd'hui, ces ingénérances intéressées ne sont pas moins qu'en 1870 passionnées, ignorantes et sans frein. Les résultats inévitables ne se sont pas fait attendre. L'adversaire devant lequel

M. le maréchal de Mac-Mahon a capitulé se trouve maintenant en présence de l'Europe hautaine et ironique, de la France surexcitée et profondément divisée.

Il a courbé devant le prince de Galles son échine républicaine, il a vidé le Trésor, épuisé le budget; il a déchainé dans la rue toute une armée d'agitateurs. Il a tout abaissé et tout effacé: le gouvernement, l'autorité, la police.

Ce qu'il fera? Il ne s'en soucie guère. Français qui êtes assez sots pour remettre à ce Génois, naturalisé, vos affaires et votre argent, vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous.

« Cigares exquis! Soyez toujours gais et de bonne composition. » Si cela ne vous suffit pas, à qui la faute? En 1871, M. Emile de Girardin, aujourd'hui toujours gambettiste, écrivait à M. Gambetta: « Du 4 septembre au 8 février, vous avez exercé la dictature, l'heure est venue de rendre compte de vos décrets et des sommes que vous avez reçues... Impuisant pour le bien, vous avez été tout-puissant pour le mal... Le pays vous maudira, et ce sera justice... »

Pour réouder les graves problèmes de la « réforme sociale » il faut avant tout « du cœur ». Le jour où le précepte: « Aimez-vous les uns les autres », sera universellement mis en pratique, toutes les difficultés seront aplanies, toutes les causes actuelles de désaccord seront écartées, toutes les sociétés humaines marcheront avec une entière sécurité vers le but assigné à leurs efforts et à leurs labeurs.

Les républicains, en se faisant les complices des doctrines de l'athéisme, en se cantonnant dans le culte de la matière, en soulevant sans cesse les basses et vulgaires passions de l'envie, en refusant toute initiative à l'âme noble et généreuse de l'homme, en proscrivant la charité, en remplaçant par l'Etat ou la Commune le libre concours de l'âme, — les républicains se sont rendus souverainement impuisants à aborder et à résoudre ce qu'on a appelé la « question sociale ».

Aussi le chef reconnu du parti républicain, en France, M. Gambetta, a-t-il nié naguère l'existence même du problème social; on a été surpris de ce procédé; mais posant la « question », il fallait la résoudre; or, sur quels principes, sur quelles idées se serait appuyé, M. Gambetta pour provoquer des « réformes? » Le dernier mot de la Révolution c'est l'individualisme, c'est l'isolement; pour amener des progrès et susciter des améliorations, il ne reste plus au parti de la Révolution que les moyens exécrationnels de la violence. C'est ce que Rochefort avait compris lorsqu'il

se vantait de résoudre la question sociale en un instant; c'est ce qui n'a pas échappé non plus à la perspicacité de M. Gambetta, le jour où il écartait fiévreusement de lui l'ombre du problème populaire.

Mais, grâce à Dieu! en face de l'incapacité de la « démocratie républicaine », en face de la stérilité des doctrines révolutionnaires, il existe encore en France une nombreuse et féconde volonté de faire le bien, une louable et traditionnelle ardeur pour soulager les misères humaines, un magnifique et perpétuel élan des âmes et des cœurs pour répondre à toutes les instances prières de la Charité.

Nous n'en fournissons aujourd'hui d'autre preuve que la Souscription pour les orphelins d'Auteuil.

Il y a quelques jours, un triste spectacle se passait à la porte de la Maison des Orphelins d'Auteuil.

Mais la dure nécessité exigeait ce déchirement des cœurs. M. l'abbé Roussel avait commencé avec « rien » sa sublime entreprise. Un jour, il avait pris la résolution de recueillir les enfants orphelins, les vagues, les jeunes mauvais sujets qu'il rencontrait sur ses pas à travers la capitale et de mettre tout en œuvre pour transformer en travailleurs honnêtes et laborieux ces pauvres petits êtres que guettent le vice, la misère et l'émeute.

L'œuvre est prospère: c'est la noble libéralité du généreux Anglais qui seule a empêché les comptes de M. l'abbé Roussel de suivre, comme au début, leur cours normal et régulier; on a voulu utiliser le terrain, on a appelé les orphelins en grand nombre, on a mesuré la charité par l'espace et au cœur, qu'aux ressources et aux chiffres.

Mais ce mal va être réparé. Notre confrère, M. Saint-Genest a jeté, il y a quelques jours, dans le Figaro un cri d'alarme: avec une éloquence, avec une âme dont les traits deviennent aujourd'hui de plus en plus rares, il a plaidé la cause émouvante des Orphelins d'Auteuil.

Une souscription a été immédiatement organisée. Le Figaro s'est inscrit pour 10,000 francs.

M. de Villemessant, directeur du journal, s'est inscrit pour 5,000 fr.

La liste du premier jour a atteint 41,596 fr. 90 centimes.

La deuxième liste qui paraît aujourd'hui s'élève à 29,175 fr. 40.

En deux jours, la Charité a donc apporté aux orphelins d'Auteuil une somme de 70,772 fr. 30.

Les hommes du 13 décembre ont jugé qu'il était patriotique de supprimer aux enfants du peuple ce morceau de pain.

Nous ne demandons aux républicains une chose: la liberté de nos œuvres catholiques.

Les créations « philanthropiques » des athées, des libres-penseurs, des matérialistes ne peuvent être en aucune manière gênées par la liberté que nous réclamons ici.

Inspection en Nouvelle-Calédonie

Le ministre de la marine a reçu du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie une dépêche qui donne quelques nouveaux détails sur l'insurrection Canaque.

Le garnison normale de la Nouvelle-Calédonie se compose de 1,450 hommes et la station navale, répartie sur les côtes de l'île, comprend: l'avisoir le Curieux, monté par 85 hommes; les avisoirs-transporteurs la Sèvre et la Vire ayant chacun 88 hommes d'équipage;

A ces forces dont dispose en tout temps le gouverneur, il faut ajouter: l'équipage du vaisseau-transport le Tage, qui a été retenu provisoirement, composé de 405 hommes; les passagers militaires que ce bâtiment devait ramener en France au nombre de 250 et enfin, l'équipage de 154 hommes du Beau-Temps-Beaupré, destiné à remplacer le Curieux, arrivé également à Nouméa.

M. le commandant Oby dispose donc dès maintenant, de 1,700 hommes de troupes et de 900 marins. Néanmoins le ministre de la marine a prescrit au gouverneur de la Cochinchine de diri-

ger immédiatement sur Nouméa, par le transport la France deux compagnies d'infanterie de marine. Ces troupes quitteront Saigon, le 18 du courant.

Le général de Trantinian, chargé de l'inspection des troupes en Nouvelle-Calédonie, a quitté Paris hier soir, se rendant à Nouméa, par les voies rapides; il pourra s'y y a lieu, prêter un utile concours au gouverneur pour la direction des opérations militaires.

Les agences de publicité ont des traités particuliers avec les lignes télégraphiques qui leur assurent une sorte de priorité pour la transmission de leurs dépêches; (ce plus, les télégrammes officiels sont chiffrés, en totalité ou en partie, ce qui exige la répétition et rend, par suite, la transmission plus lente.

Nous empruntons au Figaro, ces détails sur l'officier qui vient de mourir si loin de la patrie, à la tête de ses troupes, le colonel Gally Passebosch:

Gally Passebosch, colonel d'état-major de l'infanterie de marine, commandant militaire de la Nouvelle-Calédonie, commandeur de la Légion d'honneur, le peronage le plus important de la colonie après le gouverneur, était né en Lorraine, le 15 juin 1856.

Il fit ses études à Nancy. Au lycée, ses condisciples raillaient sa taille élancée, son grand corps dégingandé et cette voix de jeune fille qu'il avait encore, d'ailleurs, il y a deux ans, au moment de son départ pour la Nouvelle-Calédonie, dont il ne devait pas revenir. Mais, cet extérieur quasi-féminin, cette timidité d'allures cachaient un courage et une force de volonté des plus rares, qu'il a eu d'ailleurs bien souvent l'occasion d'exercer depuis le siège de Sébastopol, jusqu'à la Nouvelle-Calédonie, où il n'est arrivé qu'après avoir passé par la Guadeloupe, le Sénégal et... Sedan, hélas!

On n'est pas plus brave, on n'est pas sur tout plus modestement brave que ne l'a été pendant toute sa carrière Gally Passebosch.

Engagé volontaire en 1854, sous-lieutenant en 1856, il fut nommé colonel le 19 juin 1875, après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de chef d'état-major du général Faidherbe. Il avait suivi l'armée anglaise lors de l'expédition de Magdala, et nous envoya même, à cette époque, des notes et un croquis que publia le Paris-Magazine.

Gally Passebosch avait choisi l'infanterie de marine parce que, disait-il, en y arrive plus vite. — On y avance vite, lui disait un ami quand il sortit de Saint-Cyr, parce qu'on y meurt souvent. — Bah! répondit-il de sa voix flûtée, un soldat est fait pour mourir qu'il soit général à quarante ans. — Il en avait quarante-deux! Les étoiles d'argent ou la mort l'avaient fait attendre deux ans, et c'est la mort qui vient la première! L'armée perdit en lui un officier dis-

Feuilleton du Journal de Roubaix du 15 JUILLET 1878.

LA MÈRE JEANNE

PAR CHARLES DESLYS

I (SUITE)

D'abord ce fut machinalement qu'elle accompli ce devoir habituel. Ses regards errants autour des solives enfumées du plafond, qu'assombriait davantage encore l'approche du soir, ses regards semblaient suivre sa pensée.

Puis tout à coup, par hasard, ils tombèrent sur les deux petites têtes blondes, qui se renversaient capricieusement en arrière pour lui sourire.

— Comme ils se ressemblent! fit Jeanne avec une expression étrange. Et, se penchant vers eux, elle les regarda longuement.

plus misérable encore. A peine quelques derniers rayons furtifs s'attardaient-ils dans l'embrasure de l'étroite fenêtre dont Jeanne s'était approchée pour mieux voir.

Entre les deux nourrissons, effectivement, la ressemblance était frappante. L'œil même d'une mère aurait pu s'y tromper.

— Si l'on osait cependant?... poursuivait Jeanne, si l'on voulait?... Celui des deux qu'on viendra chercher demain, qui partira pour Paris, qui s'appellera Arthur Durantais... Celui-là sera le riche, celui-là sera l'heureux!

Et pour fuir la mauvaise pensée qui la tourmentait, pour échapper à la contemplation tentatrice des deux roses vigilles si merveilleusement pareils, Jeanne courut s'asseoir sous le manteau de la cheminée; le feu semblait éteint. L'obscurité était complète.

pour éclairer de nouveau les deux nourrissons.

Oh! pauvres petits blondins, qui tranquillement à cette heure prenez votre dessert... innocents mignons, vous ne vous doutez guère que tout votre avenir se jouait en ce moment dans le cerveau de votre nourrice, et que la fortune allant tour à tour de l'un à l'autre de vous deux, pour chacun devenait non moins éphémère que les fugitives étincelles du foyer!

Arthur Durantais fut d'abord le riche; c'était son droit, Jeanne ne le contestait plus. Le cri du petit Bernard venait de lui rendre toute sa probité. Eh! mon Dieu! ce cri... c'était peut-être le bon ange de la chaumière qui l'avait fait jeter afin qu'il réveillât le cœur de la mère.

Mais Jeanne en revint bientôt à se dire: — Égoïste que je suis! je ne pense qu'à ma propre satisfaction... Que lui importe, à lui, que je sois sa mère?... Il en aurait une autre... et celle-là serait riche... elle en ferait un monsieur! Oh! mon cher petit Bernard, tu serais donc comme ces beaux jeunes gens que j'ai vus à Paris! Tu vivrais dans le luxe et dans les plaisirs, tu pourrais arriver à tout, tu aurais de l'or... beaucoup d'or... et l'or est un talisman... Tu ne saurais jamais que tu as vu le jour dans une mesure, et tes enfants, plus tard... mes petits-enfants... naîtraient dans un château... Nous ne serions pas séparés pour cela... Oh! non, jamais! Une

nourrice, lorsqu'elle le veut bien, peut être admise dans la maison où s'élevé celui à qui elle a donné son lait... On est domestique... Bah! qu'est-ce que cela fait! lorsqu'au fond du cœur on a le secret de la naissance du maître bien aimé qui vous commande, lorsque pas à pas on peut suivre sa fortune, qui est votre ouvrage, lorsqu'à chaque instant du jour on se répète tout bas, mais avec orgueil: « C'est mon fils! »

Puis, se complaisant de plus en plus dans son rêve, la mère Jeanne ajoutait encore: — Quant à l'autre... Eh bien!... quoi! je le garderais comme le mien... Je l'éleverais avec autant d'affection que si j'étais sa mère... Il serait ce qu'il était Bernard... Pourquoi non?... Personne ne soupçonnerait la vérité... Il n'y a qu'à les changer de berceau... Ce serait bien facile... Ils se ressemblent tant, ces deux enfants-là... Oh! mon bon Dieu! comme ils se ressemblent!

Une dernière fois, la flamme venait d'illuminer les deux visages, mais elle avait en même temps éclairé le crucifix placé non loin de l'autre.

A cette vue Jeanne se sentit soudainement reconfortée dans le bien; la tentation du mal s'évanouit en elle, et se redressant d'un air tout vainqueur, elle s'écria: — Ce serait un crime!... Non, je ne ferai pas cela! Et pour ne plus y revenir, pour ne plus voir les enfants, elle profita de ce qu'ils paraissaient vouloir se rendormir,

et s'en alla les recoucher tous les deux, chacun dans son berceau.

Hélas! ces deux berceaux ne se ressemblaient guère. Le premier, celui de Bernard, n'était qu'une sorte de manne d'osier, qu'abritait à peine un vieux rideau. L'autre enfant, au contraire, le Parisien... l'étranger... se prélassait mollement dans une élégante baronnette d'acajou, qu'entouraient de toutes parts d'épais draperies ornées, cachemire rose au dehors, l'intérieur satin blanc. Il allait avoir bien chaud cette nuit-là, cette terrible nuit de décembre!... Bernard aurait froid... lui... bien froid! Mais n'était-ce pas là l'une des mille conséquences de sa pauvreté?... N'était-ce pas presque à désirer qu'il s'habitât dès le premier âge à souffrir?

Tout en se disant cela, mais sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, la mère Jeanne venait de mettre Arthur dans le berceau de Bernard, et Bernard dans le berceau d'Arthur.

Elle s'en aperçut tout à coup, mais ne se sentit pas le courage d'y rien changer encore... Son fils paraissait si charmant ainsi! Le luxe lui allait si bien!... N'était-ce pas d'ailleurs une marque de la volonté de Dieu? Non... oh! non... c'était bien plutôt une nouvelle ruse du démon! Jeanne s'empressa de réparer son erreur. Puis après avoir recouvert les deux enfants, elle courut bruyamment ouvrir la porte, et elle ne regarda qu'au dehors.

Un épais brouillard marquait tous les environs. La neige recouvrait les chemins, la neige tombait toujours. A peine quelques branchages décharnés, quelques squelettes de buissons, accidentaient-ils çà et là la blanche uniformité du sol; à peine la grise monotonie du ciel était-elle tachetée de noir par le vol de quelques rares corbeaux qui mêlaient aux aigres harmonies de la bise leurs croisements sinistres. L'approche de la nuit avait vraiment, ce soir-là, quelque chose d'inférial.

Depuis quelques instants déjà, Jeanne était debout sur le seuil de sa chaumière. La fraîcheur de l'air avait tout d'abord soulagé sa tête brûlante. Mais le brouillard ne tarda pas à pénétrer en elle, la froideur l'engourdit rapidement et la transforma bientôt en une mome statue; semblable au ruisseau dont on n'entendait plus le murmure, son sang se glaçait dans ses veines. Cette atmosphère épaisse et lourde ne suffisait plus à sa poitrine, elle étouffait. Et, chose étrange, il lui semblait que cette nature si désolée, ce froid, cette neige, cette brume, cette désespérance et lugubre uniformité... tout cela, c'était l'image de l'avenir du pauvre, de l'avenir du fils... tandis que l'autre...

Tout à coup, dans le brouillard, une forme noire se dessina. C'était le curé du village qui passait par là. — Et bonsoir, mère Jeanne. Qu'avez-vous donc aujourd'hui?... Je vous trouve un regard tout singulier...